

Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles

LE

PROBLÈME MORAL

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M^e Henri JASPAR

Avocat à la Cour d'appel

A LA

Séance Solennelle de Rentrée

DU 30 OCTOBRE 1897



BRUXELLES

VEUVE FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR

26-28, RUE DES MINIMES

1897

N^o A. 30

Hommage de l'auteur

LE PROBLÈME MORAL

17/659
F8G86



Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles

LE

PROBLÈME MORAL

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M^e Henri JASPAR
Avocat à la Cour d'appel

A LA

Séance Solennelle de Rentrée

DU 30 OCTOBRE 1897



BRUXELLES

VEUVE FERDINAND LARCIER, ÉDITEUR
23-28, RUE DES MINIMES
1897

LE PROBLÈME MORAL

Messieurs et chers Confrères,

En 1750, l'Académie de Dijon mettait au concours la thèse suivante : Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ? Ce n'était là qu'un thème à exercices de sophistes, et nous n'en aurions certes pas conservé le souvenir sans la réponse célèbre qu'y fit Rousseau. Or, voilà qu'un siècle et demi plus tard, dans ces dernières années (1), une question semblable, quoique incomparablement plus

(1) BALFOUR, *Les Bases de la croyance* (1896). — B. KIDD, *L'Évolution sociale* (1896). — PAYOT, *De la croyance* (1896). — BRUNETIÈRE, *La Science et la Religion* (1895). — Cf. l'article de M. FOUILLEE, *Les Jeunes criminels, l'École et la Presse, Rev. des Deux-Mondes*, janvier 1897. Comment M. M. Vaulhier, esprit si avisé et si juste, peut-il traiter ce mouvement de

grave, se pose à la conscience contemporaine. Et cette fois ce n'est plus jeu de rhéteurs : c'est le problème le plus complet, le plus angoissant et le plus difficile aussi de notre époque.

Y a-t-il progrès moral ? La science a-t-elle manqué à ses promesses de régénération ? Est-ce en elle que git la solution du bonheur humain et peut-on espérer que, par son évolution ininterrompue, elle arrive à la découvrir ?

Mon intention n'est point d'examiner ce sujet abstrait qui enveloppe dans ses termes toute l'histoire de l'humanité. Mais il m'a paru qu'à cette occasion, il s'en présentait un autre ; qu'après le prodigieux essor de la pensée humaine qui restera la caractéristique du XIX^e siècle, il pouvait être intéressant de rechercher quelle est notre situation morale, quelles en sont les causes, où peuvent s'en trouver les remèdes.

*
* *

Notre bilan moral accuse un déficit :

L'alcoolisme croît.

L'alcool n'était, jadis, considéré que comme un

« paradoxes qui n'ont été pris au sérieux et recueillis avec »
« avidité que par ceux-là seulement dont les opinions tradi- »
« tionnelles ont tout à craindre de l'emploi des méthodes scien- »
« tifiques » !! (M. VAUTHIER. « *De l'Esprit de réaction.* » *Rev. de l'université*, 1897-98, p. 3 et s.).

remède et une législation rigoureuse le reléguait dans les officines des apothicaires (1) ; il constitue aujourd'hui la boisson ordinaire des peuples civilisés. Son usage ne s'est guère vulgarisé qu'au milieu du XIX^e siècle ; mais, depuis, sa faveur a été sans cesse grandissante ;

Dans les classes élevées, sous la forme de vins capiteux ou d'absinthe, dans les classes pauvres, sous le nom d'eau-de-vie ou de genièvre, l'alcool s'est trouvé mêlé à tous les travaux comme à tous les plaisirs. On boit parce qu'on a du chagrin et l'on boit parce qu'on est joyeux ; on boit avant, pendant et après le labeur quotidien ; on boit aux naissances, aux mariages, aux funérailles.

L'alcoolisme est ainsi devenu une véritable plaie sociale, apparue à notre époque, spéciale à notre temps, s'aggravant chez presque tous les peuples (2).

En France, la consommation s'est accrue en 65 ans (1830 à 1895) de 2.24 litres d'alcool à 50°, par an et par habitant, à 8.50 litres. Il y a un cabaret pour 35 à 40 individus (3). Spécialement la consommation de

(1) VAN LAER. « L'Alcoolisme et ses remèdes », dans le *Correspondant* du 25 mai 1897.

(2) La diminution ne paraît certaine qu'en Angleterre et en Suède-Norvège.

(3) En 1830 : 334,852 cabarets ; en 1892 : 421,233, indépendamment des 30,000 débits parisiens. — En 1850 : on consomme 959,857 litres d'alcool ; en 1880 : 4,588,068 litres. — Rapport de M. BRUNARD, au 6^e Congrès international contre

l'absinthe a quintuplé en douze ans (1). En Normandie, à Rouen notamment, les ménages d'ouvriers prennent l'alcool pendant les repas ; on en fait une soupe nouvelle que la famille entière, père, mère et enfants, mange presque tous les jours. L'ouvrier, dès qu'il a touché son gain de la semaine, se rend au cabaret et y passe le samedi, le dimanche et souvent le lundi. Son salaire, si péniblement amassé, passe presque tout entier aux mains du débitant ; tandis qu'au dehors, la femme attend, anxieuse, que la fatigue accable son mari ou que le cabaretier le chasse. « A St-Quentin, plusieurs de ces détaillants ont été pris, pour ces femmes, d'une étrange pitié ; elles enduraient le froid et la pluie, pendant des heures : ils leur ont fait construire une sorte de hangar, devant la maison. Ils ont même mis des bancs. *La salle où les femmes viennent pleurer fait désormais partie de leurs bouges* (2). »

En Allemagne, même marche ascendante : la consommation atteint 8.80 litres par an et par habitant (3).

l'abus des boissons alcooliques, tenu à Bruxelles, en septembre 1897.

(1) En 1880, 23,904 hectolitres ; en 1892, 129,670 hectolitres. — BRUNARD, *op. cit.* — Cf. le rapport de M. RIVIÈRE à la Société générale des prisons, février 1897. — Il cite, pour 1896, le chiffre de 123,000 hectolitres.

(2) JULES SIMON : *L'Ouvrière*.

(3) *Note sur les travaux de la Commission d'enquête* (instituée par arrêté royal du 6 août 1895), présentée par MM. LE JEUNE et consorts, p. 17, note 1.

Les admissions pour alcoolisme ou *delirium tremens* dans les asiles, les hospices et les maisons de santé de l'empire augmentent sans cesse (1) ; à Berlin, spécialement, de 1880 à 1890, le chiffre des malades atteints de délire alcoolique s'est accru de 60 p. c. (2).

Même phénomène en Autriche-Hongrie, aux Etats-Unis (3), dans le grand-duché de Luxembourg (4).

Mais c'est notre pays qui a le triste privilège d'être ici à la tête des nations.

L'alcoolisme y a envahi les villes comme les campagnes ; toutefois, ce sont les milieux industriels qui paient au fléau le tribut le plus élevé.

Dans le Hainaut, l'eau-de-vie et le genièvre ne se boivent plus au petit verre, mais à la pinte. Dans bien des ménages, ils ont remplacé le café du matin ; hommes et femmes, enfants et vieillards l'absorbent

(1) Dr MARIE MANACÉINE, le *Surmenage mental*, p. 43. — Admissions pour *delirium tremens* ou alcoolisme dans les asiles et maisons de santé : en 1877, 4,272 ; en 1885, 10,360 ; dans le même laps de temps, les admissions pour délire alcoolique dans les hospices d'aliénés s'accroissent de 813 à 1,614.

(2) Projet de loi sur l'ivrognerie, présenté au Reichstag, le 21 janvier 1891. — *Exposé des motifs*.

(3) De 1876 à 1883, augmentation de la consommation de l'eau-de-vie : 34 p. c. ; du vin : 30.63 p. c. ; de la bière : 77.81 p. c. Dr MANACÉINE, *op. cit.*, p. 46.

(4) La consommation de l'eau-de-vie y est montée en six ans 1887 à 1893) de 5.95 litres par an et par habitant, à 8.24 litres. Dr BUFFET : *L'aliénation mentale dans le grand-duché de Luxembourg* (1897), p. 41.

quotidiennement. Bien plus, dans certains centres, les mères en donnent aux nouveaux-nés pour apaiser leurs cris et les médecins y ont trouvé des enfants, marchant à peine, et déjà complètement alcoolisés.

Les débits se multiplient, en dépit des mesures législatives destinées à restreindre leur nombre. Ils sont 198,000 aujourd'hui en Belgique, c'est-à-dire quatre fois plus qu'en 1850 (1). — Bruxelles et ses faubourgs en ont 8,500; une rue de la capitale (2) sur 29 maisons compte 27 cabarets.

Ces chiffres parlent. Il en est un autre plus éloquent encore.

Ce n'est pas 8.50 litres comme en France, ce n'est pas 8.80 litres d'alcool comme en Allemagne que chaque Belge boit par an, c'est 9.55 litres; 14 litres, en y ajoutant le vin et la bière. C'est-à-dire que, suivant un calcul généralement admis, chaque *buveur* absorbe annuellement 52 litres du poison (3).

(1) Officiellement, il n'y a que 155,000 cabarets (contre 53,000 en 1850). Mais il faut y ajouter 43,000 débits qui, officiellement aussi, ne vendent pas de boissons distillées et donnent des liqueurs en fraude. (Communication de M. le Ministre des finances à la commission d'enquête le 9 mai 1895.) Note Le Jeune et consorts, p. 40. — L'Angleterre compte 1 débit par 430 habitants, la Norvège, 1 par 9,000 habitants, la Belgique, 1 par 55 habitants.

(2) La rue Jules Van Praet.

(3) En 1861-1870 : 8.04 litres; en 1871-79 : 8.46 litres d'alcool à 50°. — LE JEUNE, *op. cit.*, p. 48; — ANDRÉ, *Rapport sur les travaux de la Commission d'enquête*, p. 17. — La consommation

14 litres d'alcool par habitant! Savez-vous ce que cela représente en argent? Cela représente, *suivant les chiffres officiels*, 393,637,500 francs, c'est-à-dire 46 millions de plus que le budget des ressources ordinaires de l'Etat — Une seule distillerie paie, en accises, 40,000 francs de droits... par jour (1).

Deux constatations dominent ces chiffres; il importe que je vous les signale.

La première, c'est que l'alcoolisme s'accroît avec le degré de prospérité matérielle d'une nation. C'est, chez nous comme ailleurs, pendant les périodes où les salaires sont élevés et les transactions prospères que la consommation augmente et, réciproquement, elle faiblit pendant les périodes de misère ou de chômage.

La seconde, c'est que la culture intellectuelle est sans effet sur cette augmentation. Et, mieux, c'est dans les villes, dans les milieux industriels, parmi les populations qui ont reçu une certaine instruction que les ravages du fléau se font surtout sentir.

Notre civilisation l'a fait naître; c'est elle qui l'entretient.

* * *

L'aliénation mentale croît.

Ici encore la recrudescence est presque générale. —

totale a monté de 269,396 hectolitres, en 1831-40, à 614,977 en 1895. BRUNARD, *op. cit.*

(1) Discours de M. Le Jeune à la Société générale des prisons de France, séance du 14 décembre 1896. *Bulletin*, 1897, p. 32.

En Allemagne (1), en Russie, en France, en Autriche, partout elle se vérifie. En vingt ans, le chiffre des aliénés français a presque triplé : de 21,000 en 1871, il monte à 58,000 en 1892. — Dans le seul département de la Seine, c'est-à-dire à Paris, en seize ans (1872-1888), on doit colloquer 62,572 individus (2).

En Belgique, la situation n'est pas meilleure. En quarante ans, de 1853 à 1892, les entrées dans les asiles ont augmenté de 250 p. c. (3) et la population en a triplé (4). Depuis 1889, alors que le nombre total des habitants du royaume n'augmente que de 3 p. c., celui des aliénés colloqués s'accroît de 10 p. c.

Ici encore trois constatations s'imposent :

D'une part, l'âge des admissions dans les asiles s'abaisse graduellement (5) et l'aliénation mentale

(1) Voy. notamment *Neurologisches Centralblatt*, 1883, p. 213. — VON KRAFFT-EBING, *Ueber die Zunahme der progressiven Paralyse, etc.*, dans les *Jahrbücher für Psychiatrie und Neurologie*, 1895, p. 126 et s.; — BUFFET, *op. cit.*, p. 3.

(2) Statistique officielle de la préfecture de police, reproduite par Garnier, *La folie à Paris*, p. 7. — L'accroissement de la population n'y est pour rien, puisque en 1875 il y a 1 aliéné colloqué par 606 habitants et en 1885 : 1 par 545 habitants.

(3) 1853, 1,243 entrées; 1892, 3,177 entrées. — Treizième rapport sur la situation des asiles d'aliénés du royaume (1895).

(4) 1852, 3,841 colloqués; 1891-93, 11,516. — *Ibidem*.

(5) En Belgique, en 1887, sur 1,847 admissions, il y a 81 enfants âgés de moins de 16 ans; en 1892, sur 2,243, il y en a 176. — *Ibidem*.

apparaît même dans l'enfance. Tandis que Esquirol (1), qui a observé 20,000 aliénés, n'en dit pas un mot, la littérature médicale contemporaine voit souvent éclore des articles sur la folie des enfants.

D'autre part, les villes surtout sont atteintes (2); à Bruxelles particulièrement, les admissions au dépôt de l'hôpital Saint-Jean ont presque triplé depuis dix ans (3).

Enfin, la paralysie générale, à peu près inconnue jadis, devient fréquente, surtout dans les grands centres, à Paris, à Berlin, à Vienne, à Pesth, à Munich, à Hambourg (4); tandis qu'autrefois elle ne se manifestait que chez les adultes, elle frappe de nos jours les jeunes gens et les enfants. — Comme vous le savez, la paralysie générale ou folie paralytique n'atteint les peuples sauvages ou barbares que le jour où ils prennent contact avec la civilisation; elle ne pardonne presque jamais et aboutit à l'anéantissement complet des facultés mentales, de la dignité et de la personnalité.

(1) Né en 1772, mort en 1840.

(2) KRAFFT-EBING, *op. cit.*, p. 130 et s.

(3) En 1887, 400 admissions; en 1896, 274. — Cependant la population de Bruxelles ne s'est accrue en ces dix années que de 12,500 habitants, soit 4/10.

(4) KRAFFT-EBING, *op. cit.* — Paris, 1874-76, 187 cas par an; 1886-88, 333 cas. — Berlin, de 1873-77 à 1888-92, la proportion des paralytiques dans le total des aliénés monte à l'Asile de 38.2 p. c. à 52.1 p. c., à la Charité de 26.35 p. c. à 39.6 p. c.

*
* *

La criminalité croît.

Je touche ici à un sujet qui vous est trop connu, et par vos travaux personnels et par un discours remarquable prononcé à cette même place, il y a cinq ans (1), pour me trouver dans la pénible obligation de vous citer beaucoup de chiffres.

Qu'il me suffise de vous dire que l'extraordinaire accroissement de la délinquance, constaté depuis 1830 dans l'Europe entière (2), se continue sans faiblir. Si le crime proprement dit paraît diminuer, pur effet de la pratique de la correctionnalisation, les délits montent toujours.

Pour 41,140 prévenus en 1830, la France en a 146,024 en 1880 et 217,093 en 1894 (3). Les récidivistes, heureusement, augmentent aussi. Il y en a 30,000 de plus en 14 ans (4).

(1) Me P. HYMANS. *La lutte contre le crime* (1892).

(2) Sauf l'Angleterre toujours.

(3) Rapport au garde des sceaux, pour l'exercice 1894. (Paru en 1896).

(4) En 1880 : 74,009, en 1894 : 104,644. — Ibid. — Je dis *heureusement*, parce que, comme on le sait, l'augmentation parallèle de la criminalité et de la récidive établit que le crime se localise dans une classe. Ce qui serait terrible, ce serait le mouvement contraire : la criminalité augmentant et la récidive diminuant.

L'Allemagne compte 123,000 infractions de plus par année qu'il y a dix ans (1).

L'Italie, l'Autriche, les Etats-Unis, la Belgique signalent la même progression (2).

Ils en signalent une autre, plus inquiétante encore, c'est celle de la criminalité des mineurs. Depuis soixante-quinze ans, les infractions commises par des enfants ou des adolescents ne cessent de s'accumuler. Ce sont eux qui commettent les actes les plus odieux et les perpètrent avec le plus de cynisme et souvent de lubricité (3). Ce sont eux qui, dans les grandes villes, constituent véritablement l'armée du crime.

En une seule année (1880), à Paris, ils se sont rendus coupables de 30 assassinats, 39 homicides, 3 parricides, 2 empoisonnements, 114 infanticides, 25 incendies, 80 attentats à la pudeur, 153 viols, 4,212 coups et blessures et 12,320 vols (4).

Une seule diminution se fait jour, c'est celle des

(1) *Statistique officielle de l'Empire pour 1893*. En 1882 : 403,592 crimes et délits; en 1892 : 524,598.

(2) Italie. *Statist. officielle de 1894*. Le nombre des délits (équivalant à nos « crimes et délits ») monte de 1887 à 1894, de 357,000 à 442,000 — Autriche : *Statist. officielle de l'Empire pour 1893*. — Etats-Unis : *Census Bulletin pour 1893*. — Belgique : *Annales statistiques*.

(3) En France, en 1880, 25,435 prévenus de 16 à 21 ans; en 1894, 32,317. — En Allemagne, de 1882 à 1892, la criminalité des mineurs de 18 ans s'accroît de 51.4 p. c.; celle des adultes seulement de 28 p. c.

(4) Rapport au garde des sceaux, 1880.

illettrés. Nos inculpés sont instruits; beaucoup ont reçu un enseignement supérieur à l'enseignement primaire; le nombre grossit de ceux qui, appartenant aux carrières libérales, commettent des attentats à la pudeur et des viols sur de jeunes enfants.

Il paraît superflu d'indiquer que ce sont les villes qui, incomparablement, fournissent le plus de criminels (1).

Mais la statistique des quinze dernières années apporte un résultat bien inattendu.

De 1830 à 1880, la criminalité suivait la marche générale de la civilisation, se faisait moins sanglante et plus astucieuse; les crimes et délits de violence cédaient le pas aux vols, aux escroqueries. Depuis 1880, le mouvement contraire se produit. Les délits de ruse restent à peu près stationnaires; ce sont les homicides, les coups et blessures, les attentats à la pudeur qui maintiennent la recrudescence.

L'humanité paraît remonter aux âges primitifs, vers la barbarie et la brutalité.

(1) Cette remarque paraîtrait un truisme aux esprits superficiels. Il semble pourtant évident qu'il devrait se commettre moins de délits dans les centres civilisés, doués d'une police nombreuse, où la circulation des passants, le jour comme la nuit, entretient une surveillance générale et constante. C'est ainsi que les campagnes anglaises, à l'encontre de tout ce qui se voit sur le continent, fournissent à la criminalité un contingent beaucoup plus élevé que les villes et que Londres est, de tout le Royaume Uni, l'endroit où l'on constate le moins d'infractions.

*

**

Le suicide croît.

Dans l'Europe entière, le dégoût de la vie, la faiblesse devant ses épreuves, l'incapacité de subir et de surmonter ses souffrances deviennent plus généraux.

En France, de 1827 à 1879, les suicides ont augmenté de 78 p. c. (1).

Il en est de même ailleurs, et notamment chez nous où, en vingt ans, le nombre en a doublé. Il était de 367 en 1871; il est de 796 en 1893; depuis 1889, l'augmentation est de 4 p. c. (2).

Partout aussi, les suicidés urbains sont, proportionnellement, les plus nombreux; partout les classes industrielles sont plus atteintes que les classes agricoles, et les professions libérales que les métiers manuels; partout enfin la moyenne d'âge s'abaisse graduellement. Il y a beaucoup de mineurs qui se donnent volontairement la mort dans notre société moderne; il y a même chaque jour dans leur nombre plus d'enfants de moins de 16 ans. Depuis 1840, leur total a qua-

(1) VAN LAER, *op. cit.*, p. 742.

(2) MORSELLI : *Legge statistiche del suicidio*. Il donne les chiffres comparatifs des divers pays. Voici certains accroissements : Prusse : de 1871 à 1883, le nombre des suicidés par million d'habitants monte de 127 à 191; Bavière : de 86 à 134; Saxe : de 237 à 321; Italie : de 31 à 51; Suède : de 75 à 105. En Autriche, de 1873 à 1881, l'augmentation est de 119 à 158.

doublé; depuis 1881, en France, l'augmentation atteint 176 p. c. (1).

Annuellement, à la fin du XIX^e siècle, il y a, dans les Etats de l'Europe, plus de 22,000 suicidés, dont certains sont des enfants de 15, 12 et 10 ans (2).

*
* *

La prostitution croît.

Ici les données précises font défaut.

En cette matière, en effet, il n'est pas possible de se baser sur des chiffres : la prostitution, que l'on a appelée la criminalité de la femme (3), est soumise à des régimes trop variés. Même pour les pays où elle est

(1) MORSELLI, *op. cit.* — TARDE : *Les jeunes criminels*. Archives d'anthropologie criminelle, juillet 1897. — Cf. également GUTTSADT : *Die Selbstmord in Preussen*, et CARL MAYER, *Beiträge zur Selbstmorde. — Statistik in Bayern*.

(2) Remarquons, à ce propos, que la loi formulée par FERRI (Omicidio-suicidio) : progression inverse des crimes et des suicides, est controuvée par ces études de Morselli. — La Chine est, pour des raisons spéciales de race et de civilisation, le pays du monde où l'on se tue le plus. Cf. J. J. MATIGNON, « Le suicide en Chine » (*Arch. d'Anthr. criminelle*, juillet 1897). — Il cite le chiffre de 1 suicidé par 1,000 ou 2,000 habitants.

(3) LOMBROSO comme FÉRÉ attribuent à la prostitution la faiblesse comparative de la criminalité féminine. Comme le délit, elle procède du désir de jouir de la vie sans effort laborieux. — Cf. LOMBROSO et FERRERO : *La femme criminelle et la prostituée*.

réglementée d'ailleurs, les statistiques officielles sont inexactes; car la prostitution clandestine échappe à tout contrôle et c'est celle qui recrute le plus de victimes.

Tous les sociologues, tous les médecins, tous les criminalistes cependant affirment que l'augmentation est certaine.

Ajoutons qu'ici comme pour la folie, la criminalité et le suicide, la moyenne de l'âge descend toujours.

Ce n'est pas à 25, ce n'est pas à 20 ans qu'une fille s'adonne à la débauche, c'est à 18, à 16, à 14 même. J'ai connu des mères qui y vouaient leurs enfants dès l'âge de 9 et 10 ans. Les auteurs assurent que les prostituées mineures constituent aujourd'hui les 40 p. c. du nombre total (1).

*
* *

Alcoolisme, aliénation mentale, criminalité, suicide, prostitution sont les blessures béantes du corps social; celui-ci souffre en outre de lésions internes, moins frappantes peut-être, mais plus sérieuses encore. Quand l'état du monde morbide s'aggrave, c'est que le malaise est général.

(1) AUGAGNEUR : « La prostitution des mineures », *Arch. d'anth. crim.*, III, 209. — MARC REVILLE, *La prostitution des mineures selon la loi pénale*. — BLASCHKO : *Die Verbreitung der Syphilis in Berlin*.

Pour s'en convaincre, il suffit d'ausculter le patient; un examen minutieux nous dira s'il ressent d'autres douleurs que celles dont l'évidence nous frappe.

*
* *

Quel est d'abord l'état de son cerveau? Deux constatations, l'une psychique, l'autre sociale, vont nous l'apprendre.

Constatacion psychique :

L'anémie cérébrale, l'hystérie, l'épilepsie deviennent plus fréquentes (1).

Des affections nerveuses inconnues aux siècles passés font leur apparition.

La surexcitation du système mental est telle qu'il s'affaiblit chaque jour davantage; la preuve s'en trouve, irréfutable, dans le changement subi par les médications. En étudiant, par exemple, les comptes de la Pharmacie centrale de Paris, qui approvisionne tous les hôpitaux, on note l'emploi progressif des remèdes tantôt calmant les nerfs, tantôt les excitant (2).

(1) Le nombre des épileptiques à l'hôpital St-Bartholomé, à Londres, augmente (1860 à 1880) de 0.04 p. c. à 4.1 p. c.; la danse de Saint-Guy et les convulsions, de 1860 à 1870, passent de 0.62 p. c. à 0.74 p. c.— D^r MANACÉINE, *op. cit.*, p. 58.

(2) *Bromure de potassium*, de 1855 à 1875, augmentation de la consommation annuelle de 3,200 grammes à 730,910 grammes. — *Hydrate de chloral*, de 1869 à 1874 : 5,037 grammes à

En revoyant la littérature médicale de ces vingt dernières années, on rencontre à chaque page l'aliénation mentale survenue au cours d'autres maladies ou pendant la convalescence (1), c'est-à-dire que l'appareil cérébral est épuisé au point de ne plus pouvoir résister aux atteintes subies par l'organisme.

On découvre de plus, par cette étude, la survenance d'affections nouvelles toutes névropathiques : les névroses du cœur chez les petits enfants, l'asthénie des lobes frontaux, qui n'est autre que le surmenage mental, et cette étrange « folie à deux » « qui nous révèle l'existence d'êtres dont les capacités intellectuelles sont si faibles qu'elles ne sont même pas suffisantes pour lutter contre les idées illogiques et les créations absurdes d'un cerveau malade et en voie de destruction (2) ».

Le célèbre professeur VON KRAFFT-EBING disait, déjà en 1885 : « L'anémie et la faiblesse du système nerveux sont l'étiquette de notre temps (3). »

387,500 grammes. — *Morphine* (même période) 272 grammes à 10,335 grammes. — *Rhum*, en 1855-1864, 57 litres par an; en 1873-75, 5,432 litres. — *Eau-de-vie*, 1862 : 41 litres; 1875 : 4,108 litres. — *Alcool pour malades*, 1855 : 1,270 litres; 1875 : 35,578 litres.

(1) Après l'inflammation des poumons, le typhus, les maladies éruptives, le rhumatisme, etc. — D^r MANACÉINE, *op. cit.*, p. 30.

(2) D^r MANACÉINE, *op. cit.*

(3) KRAFFT-EBING, *Ueber Nervosität*.

* * *

Constatation sociale :

La fièvre du jeu est plus intense; sous ses trois formes : jeux de bourse, paris et jeux de hasard, elle atteint tous les esprits.

Les jeux de bourse drainent la fortune publique. L'agiotage a tout envahi. — Les « allumeurs, remisiers ou coulissiers » se sont multipliés, formés en syndicats, organisés pour l'attaque comme pour la défense (1). — Les spéculateurs qui, n'ayant rien à perdre, sont d'autant plus disposés à tout risquer, et « mesurent la moralité d'une opération au bénéfice qu'ils en espèrent », introduisent à la Bourse le relâchement et le cynisme, en imposant par une fortune soudainement acquise et dépriment ainsi le niveau général (2).

Car le travail ne suffit plus de nos jours à amasser les richesses que notre existence de luxe et de vanité exige; l'appât d'un gain rapide et disproportionné attire en foule ceux que hante la perspective de l'opulence.

Rappellerai-je des faits et des chiffres? Citerai-je les effrayants ravages causés chez nous-mêmes par les fonds argentins? Dirai-je que huit de ces titres, émis en Belgique, ont perdu, en deux ans, 72 p. c. de leur

(1) Deuxième rapport de la Commission spéciale pour la répression des abus relatifs aux affaires de bourse et aux opérations financières.

(2) Cinquième rapport, *idem*.

valeur et coûté à l'épargne nationale 205,749,000 fr. ? Ajouterai-je que sur 25 emprunts émis en 1888, 1889 et 1890, il a été versé 628,803,000 fr. et qu'en 1893, 3 ans après, la perte était de 404,217,100 fr., près d'un demi-milliard (1)! — Un demi-milliard, dont la plus grande partie a été donnée par la petite bourgeoisie, par ceux auxquels des privations constantes, des efforts incessants constituent de faibles économies.

Tandis que la Bourse ruine les petits rentiers, les paris atteignent principalement les ouvriers, les artisans, le peuple (2).

Il y a vingt ans, la passion du jeu de course était inconnue en Belgique. Depuis, avec la renaissance du sport, qui est une bonne chose, a surgi le pari, qui est un mal.

Aujourd'hui l'on ne se rend plus aux courses que pour parier. Que dis-je! On parie partout, sans s'y rendre, sans connaître aucun des chevaux ou des coureurs engagés, sur des pronostics vendus par des intéressés sans foi.

(1) Ces chiffres sont extraits du discours prononcé à la Chambre des Représentants par M. RICHALD, séance du 10 mai 1893; *Annales parlementaires*, p. 1416 et s. Tout ce discours, ainsi que celui prononcé par le même orateur les 1^{er} et 2 juin 1894 (*Annales*, p. 1703 et s.) sont à lire pour se rendre un compte exact de l'intensité du jeu à la Bourse.

(2) Discours de M. PICARD, au Sénat, séance du 2 décembre 1896; *Annales*, p. 47.

Presque plus un cabaret, et je vous ai dit combien ils sont, qui n'abrite une agence de paris. On parie au café, on parie à l'atelier, on parie à l'école; car cette contagion a gagné même les collèges, même les enfants.

Et des maisons se sont montées pour exploiter cette passion. Une seule d'entre elles, à Bruxelles, fait, avec sa succursale d'Anvers, 300,000 fr. de recettes par semaine et emploie 21 comptables (1).

En 1895 seulement les sociétés de course ont distribué pour 975,000 fr. de prix aux jockeys et aux propriétaires de chevaux. Il en est dont les actions, émises hier à 500 fr., valent 25,000 fr. à l'heure présente (2).

Autant doivent valoir les parts dans ces cercles de jeux qui, depuis peu d'années, ont poussé chez nous comme des champignons dans une forêt humide.

Car cette troisième tentacule de la pieuvre a également saisi de nombreuses victimes.

En France, on évalue à 5,000 le nombre des cercles

(1) Proposition de loi concernant les paris et jeux de bourse, et l'exploitation des jeux de hasard et de certains paris, présentée au Sénat par M. LE JEUNE. — Rapport de la commission spéciale. — *Documents parlementaires*, 1896-1897, p. 3.

(2) Discours de M. ALLARD, au Sénat, séance du 3 décembre 1896; *Annales*, p. 53.

où l'on joue et l'Etat prélève annuellement sur leurs recettes, 1,094,000 fr. (1).

Et chez nous qui donc ignore l'augmentation prodigieuse de ces tripots qui, en quelques mois, ont envahi la capitale et la province, les grandes et les petites villes, les lieux de plaisirs comme les centres de travail. On dirait une végétation touffue et maudite qui couvre notre sol de ses produits vénéneux.

A Ostende, les jeux de baraque, qui n'occupent que deux ou trois billards, où l'on ne joue que quelques heures par jour et pendant la saison, ont été affermés, il y a trois ou quatre ans, pour 30,000 francs; ils ont produit en 1895, en adjudication publique, 150,000 francs (2).

A Namur, il s'est fondé un cercle exclusivement ouvert aux ouvriers et où ces malheureux viennent jouer leur salaire (3).

Et ne voit on pas des officiers en retraite, des administrateurs communaux au premier rang de ceux qui favorisent la création et le développement de ces foyers pestilentiels? Tant il est vrai que l'habitude de côtoyer le vice entraîne une sorte d'inconscience dans laquelle sombre la dignité!

(1) Discours de M. HARDENPONT, au Sénat, séance du 1^{er} décembre 1896; *Annales*, p. 33.

(2) Discours de M. Tournay, au Sénat, séance du 3 décembre 1896. *Annales*, p. 55.

(3) Discours de M. Montefiore, au Sénat, même séance, *Annales*, p. 43.

*
* *

Poursuivons notre auscultation et examinons le cœur du malade.

Nous y relevons trois grandes lésions : l'immoralité au théâtre et dans la littérature, la désagrégation de la famille, la haine des classes.

Au théâtre, nous ne connaissons à peu près que les productions parisiennes (1).

Les unes offrent aux lettrés, sous prétexte d'études de mœurs ou de thèses philosophiques, l'étalage de toutes les corruptions dans le cadre d'une élégance raffinée et l'éblouissement d'un esprit quintessencié. L'amour n'y est même plus l'échange de deux fantaisies, il n'en est resté que le contact de deux épidermes. Il y a longtemps que l'adultère n'y est plus le problème de la pièce. Il s'y rencontre toujours, mais comme une chose acceptée, comme un principe même de la société moderne. L'énigme psychologique que l'on nous convie à résoudre, ce n'est pas celle de la femme trompant son mari, mais celle de l'épouse trompant son ou ses amants.

Plus bas, pour la bourgeoisie, l'opérette et le vaudeville allient le refrain grivois à l'à-propos graveleux.

(1) Voy. sur le théâtre et la littérature : PRINS, *La Santé morale dans les lettres et les arts de notre temps*, lecture faite le 21 mai 1897 à l'Académie de Belgique.

Le temps où l'on raillait avec esprit les avatars d'un homme politique ou les travers d'une classe sociale est loin. On se borne aujourd'hui à nous servir des farces grossières.

Plus bas encore, aux cafés concerts qui se multiplient, on ne se contente plus de chanter ou de dire, on représente ; et les sens de nos contemporains exigent le déshabillage ou la nudité.

Et dans ces milieux se réunissent des familles entières. « On voit de stupéfiantes affiches (1) où des directeurs, avec une inconscience, surpassée encore par celle des parents qui les écoutent, annoncent que les enfants payeront demi-place ! » (1).

La littérature dont se repait le public, c'est cette littérature française contemporaine marquée au coin du sensualisme le plus effréné, qui, usant d'un procédé simpliste et général, rend le vice toujours attrayant.

Le monde dans lequel elle nous transporte, que ce soit celui de l'aristocratie ou celui du peuple, est un monde sceptique et cynique, d'où la morale a disparu, où les êtres ne semblent vivre que pour satisfaire les instincts les plus bas ; où l'existence parait se borner à une lutte rusée ou sauvage entre des hommes toujours brutaux et des femmes toujours corrompues.

Quels milieux que ceux dépeints par ces livres, où le vide de l'esprit comme la sécheresse du cœur éclat-

(1) PRINS, *op. cit.*, p. 8.

tent chez tous les personnages, où le mariage n'est qu'une association d'intérêts, où l'adultère encore est une règle générale, où la femme et la mère, la jeune fille même sont représentées comme les plus intéressées et les plus perverses des courtisanes; où l'enfant n'est qu'un objet d'ennui et de colère; où tous les devoirs d'un père et d'un époux se réduisent à vivre séparé des siens, fréquenter un club de désœuvrés, entretenir des maîtresses, ne voir ses enfants ou sa femme que de loin et le moins possible!

Et dans ces autres romans, quel peuple que celui où l'ouvrier est un alcoolique, paresseux et débauché, battant sa femme et ses enfants; où le paysan est un oiseau de proie ne songeant qu'au gain avide et le supputant même sur le lit de mort de son père! Sans parler de la fange que remuent certaines productions, où, sous prétexte d'études psychologiques, s'entremêlent le saphisme et l'inceste, le sodomisme et l'inversion.

Livres néfastes, trop lus par trop d'ignorants et trop de jeunesse, qui pervertissent l'âme et durcissent le cœur en même temps qu'ils dépravent les sens.

Mais c'est la presse qui, par sa diffusion et son bon marché ou sa gratuité, exerce une action prépondérante sur l'éducation morale d'une nation.

Car, ce qu'on lit surtout de nos jours, ce sont des journaux, et tout le monde en lit, et beaucoup ne lisent que cela. Le journal pénètre dans le cabinet de

travail comme dans l'atelier ou la chaumière. Il est suivi, non seulement par les parents, mais par les enfants. C'est dans sa lecture que l'enfant du peuple achève son instruction.

Il est une presse honnête et digne d'occuper le quatrième pouvoir; la nôtre, spécialement, un de nos plus distingués magistrats nous l'affirmait récemment dans ce beau langage dont il a le secret (1), a compté et compte encore dans ses rangs, « à côté d'humbles soldats, » de vaillants polémistes aux traits acérés, à la main » vigoureuse, au style plein de relief et de flamme, » des littérateurs dont la pensée limpide, à l'exemple » des fleuves de nos contrées, promène son cours » tranquille au milieu de riants paysages, des critiques » rompus aux fortes études, nourris de la moëlle des » maîtres, dont les aperçus lumineux et les fines » remarques décèlent la science et le goût. »

Il serait puéril autant qu'injuste de nier les bienfaits de cette presse-là.

Mais ce n'est pas elle que lit le grand public et surtout ce ne sont ni les articles de haute envolée, ni les critiques littéraires, ni les études scientifiques qui le captivent.

Il satisfait son besoin d'art et de distraction dans le feuilleton, le fait divers et la chronique judiciaire.

(1) M. le Procureur général VAN SCHEER : *La Presse sous l'ancien régime (in fine)*. Discours prononcé à l'occasion de la rentrée de la Cour d'appel de Bruxelles, le 1^{er} octobre 1896.

Or, le feuilleton d'une certaine presse est vide ou malpropre. Il fait vivre le lecteur dans un monde faux qui n'a même pas le prestige d'un idéal réconfortant. — Le fait divers anecdote le vice et le scandale. — La chronique judiciaire conte le crime, la débauche, toutes les hontes, toutes les perversités.

Faut-il y joindre le ton de la polémique, les intérêts politiques réduits à des querelles de partis ou de personnes, l'interview sensationnelle dévoilant les secrets de la vie privée, la suspicion et le ridicule jetés sur toutes les actions, fussent-elles les plus nobles ?

Et que dire surtout de la presse licencieuse, de ces suppléments littéraires de certains journaux dont il a fallu toute la puissante énergie et le noble courage d'un de nos ministres pour arrêter le débordement chez nous et au prix de quelles critiques virulentes, de sottes railleries et d'injures aussi !

Nous sommes loin de ces revues littéraires et de ces journaux de famille qui en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Norvège abondent et sont à tous les foyers ; nous sommes loin de cette littérature anglaise dont pas un roman ne doit être retiré des mains des jeunes filles (1) ; nous ne connaissons pas ces illustrés étrangers, *Punch*, *Graphic* ou *Fliegende Blätter* où les dessins brillent autant par l'excellence de l'exécution que par la pureté de la morale, où jamais on ne tourne

(1) TAINE, *Notes sur l'Angleterre*, p. 126 et s. — V. aussi, sur le respect du mariage, p. 126 et 106.

en dérision ni le mariage, ni l'amour chaste, ni le respect des parents, ni la sainteté de la famille, toutes choses qui chez nous sont l'objet de basses plaisanteries et avec les courtisanes et les souteneurs deviennent l'unique sujet de certaines feuilles.

Ces choses sont répandues à foison dans le peuple. Les gravures plus obscènes encore que leur texte sont affichées partout, attroupant aux aubettes jeunes filles et enfants. En 1882, le garde des sceaux déclarait à la Chambre française que chaque jour, à Paris, il était distribué gratuitement, à la porte des écoles, plus de 30,000 feuilletons immoraux (1).

Livré à ces conseils et ces exemples, l'enfant du peuple poursuit son éducation mauvaise. « Le petit journal complétant le petit verre, lui alcoolise le cœur (2) ».

Aucun enseignement ne combat celui-là. Et dans sa famille même il ne trouve plus l'appui moral qui doit faire de lui un homme et un citoyen.

*
*
*

Car l'esprit de famille se perd.

La famille, cette « cellule de la société », comme on l'a bien dénommée (3), est le grand refuge de la

(1) FOILLÉE, *op. cit.*, p. 417 et s.

(2) TARDE, *op. cit.*, p. 463.

(3) MAZEL, *La Synergie sociale*, p. 8.

moralité. Quand une nation a des familles saines et fortes, des parents respectés et des enfants soumis, quand une intimité profonde règne entre tous ceux qu'unissent le même sang, les mêmes joies, les mêmes espoirs, les mêmes souffrances, son avenir n'est point sombre.

Dans notre société contemporaine ces liens se relâchent.

Dans une de ses plus belles pages, un de nos penseurs les plus éminents nous a dépeint les ravages de cette désunion, dans la famille d'en haut comme dans celle d'en bas.

« Dans les couches inférieures, dit-il, le principe de désagrégation nous a montré, vers le milieu du siècle, le foyer conjugal désert, le père affalé sur le banc du cabaret pendant que la femme et l'enfant lui font concurrence à l'usine, le travail de nuit les rendant étrangers les uns aux autres...; l'enfance laissée à la promiscuité hideuse des taudis, des ateliers, des rues et préparant ainsi à la criminalité des recrues certaines; en un mot, chacun de son côté engagé, pour son compte, dans la lutte pour l'existence.

« En haut, la recherche des jouissances a produit des résultats analogues.

» De même que l'ouvrière a été entraînée dans sa vie de misère, la bourgeoise a été entraînée dans une vie de luxe et de frivolité; elle a dû livrer ses enfants à l'abandon, ou les confier à des mercenaires et ne leur consacrer que des moments fugi-

» tifs, les théâtres, les cirques, les fêtes mondaines, les courses, le sport, le jeu, les toilettes, la lutte pour l'apparence, l'ostentation et la vanité ont créé dans une certaine partie de la bourgeoisie les forçats du plaisir; comme l'industrie, les machines, la concurrence ont créé les forçats du travail dans une certaine partie du peuple. Les conséquences ont été identiques : plus de familles, plus d'éducation; l'enfant grandissant au hasard, sans idéal, sans but, mûr bientôt pour le désœuvrement et l'inconduite, perpétuant les traditions d'isolement égoïste dont il est la victime et fournissant le type du bourgeois viveur, désœuvré, ignorant, dont les traits distinctifs sont la sécheresse du cœur, l'étroitesse de pensée, la brutalité vulgaire, type qui diffère si peu de celui du mauvais ouvrier, paresseux et ivrogne (1). »

Ajoutons-y le nombre sans cesse croissant des divorcés, dans le peuple surtout. Nous savons tous que, de plus en plus, ils envahissent les prétoires.

Songeons aussi qu'il a fallu créer, en certains pays, une législation spéciale pour enlever aux parents les droits que la nature comme l'organisation de la famille leur donnent sur leurs enfants (2); que là où cette loi

(1) PRINS, *L'Organisation de la liberté et le Devoir social*, p. 120.

(2) Le nombre des déchéances paternelles augmente toujours en France, depuis la loi du 24 juillet 1889. En 1891, il y en a 806; en 1892, 1059; en 1893, 1064. Spécialement augmentent celles prononcées pour abandon des enfants à

tutélaire n'existe pas, les œuvres charitables la réclament avec obstination; que la nécessité de soustraire l'enfance à ses défenseurs et ses éducateurs naturels a été si forte même que notre Magistrature belge, si humaine et si progressive, n'a pas attendu cette réforme pour s'opposer à l'exploitation et aux souffrances des innocents.

Je revois, en vous parlant de ceci, des spectacles qui me sont familiers. En mon esprit passent ces petits abandonnés que, chaque jour, nous ramassons sur le pavé de nos villes ou dans les chaumières de nos villages; ces martyrs que des mères dénaturées torturent à l'abri de la lâcheté de voisins passifs; ces innombrables petits malheureux, auxquels leurs parents enseignent le vice au prix de douleurs physiques et qu'ils élèvent à sustenter leur paresse et leur ivrognerie; je revois ces fillettes hâves et chétives auxquelles leurs pères ont donné les premières leçons de débauche, ces enfants « roses et blonds » dont ils font des monstres.

Ces familles-là, au lieu d'être des instruments sociaux, deviennent des ferments de décomposition; l'enfant élevé par elles ne peut plus avoir d'autre but dans la vie que la satisfaction de ses passions; le luxe qu'il contemple ne fait qu'aiguiser son envie; aucun frein désormais ne l'arrêtera; il souhaitera ces luttes, ces

l'assistance publique, abandon qui est absolu, en ce sens que plus jamais les parents ne peuvent ni reprendre, ni même revoir l'enfant : en 1891 : 112, 1892 : 179, 1893 : 203.

bouleversements, ces révolutions qui doivent lui permettre de jouir à son tour de l'existence, sans travail, comme sans inquiétude, qui doivent, abaissant les privilégiés d'aujourd'hui, faire de lui le privilégié de demain.

*
* *

La haine des classes !

C'est bien la dernière grande donnée de notre problème moral.

Depuis quelques années, elle n'a fait que s'aviver.

En peu de temps, la lutte des égoïsmes est devenue ardente et jamais peut-être la scission n'a été plus profonde entre les deux grandes moitiés de la société.

Lutte politique, lutte économique, partout, dans tous les domaines et sur tous les terrains, les hommes se retrouvent enrôlés sous deux bannières ennemies : l'armée de ceux qui n'ont rien, contre l'armée de ceux qui possèdent. Et chaque jour, à chaque instant, on entend le choc des armes, on sent l'odeur de la poudre; c'est un engagement partiel, une escarmouche d'avant-postes entre ces deux forces en présence, impatientes, dirait-on, de se ruer l'une sur l'autre et de livrer le grand combat fatal.

La haine éclate dans toutes les relations des privilégiés et des prolétaires; les grandes idées, qui jadis leur étaient un lien, sont elles-mêmes reniées. La patrie, la religion ne suffisent plus à unir les cœurs.

Les revendications populaires sont plus répétées et plus âpres, malgré une incontestable augmentation de bien-être; les dédains ou l'indifférence des hautes classes se font plus froids et plus blessants.

Tout ce qui était incontesté est remis en question. Les anciens respects comme les vieilles protections ont sombré.

Et les représentants mêmes de ces masses hostiles, au lieu de réprimer leur fureur, au lieu d'être des mandataires de paix et de concorde, paraissent emportés par le même vent de colère; nos parlements sont le champ clos de luttes aussi stériles qu'exacerbées.

Dans la foule, cependant, dans cette masse profonde et mystérieuse où sont perdus tant de dégénérés, d'aliénés et de malades, surgissent des voleurs et des meurtriers qui s'intitulent des justiciers et des vengeurs et l'anarchisme élève la destruction en méthode, la dynamite en moyen de propagande et l'assassinat en système.

Il a fallu notre époque pour voir s'accomplir, au nom de théories humanitaires, les plus odieux forfaits, pour voir la criminalité redevenir violente et pour voir s'affaiblir le seul progrès moral peut-être qui ait été accompli depuis des siècles : le respect de la vie humaine.

* * *

L'alcoolisme en progression constante; l'aliénation mentale frappant chaque jour plus de victimes et revê-

tant des formes dont la nouveauté le dispute à l'incurable; la criminalité doublée ou triplée en un demi-siècle, le meurtre et le vol, l'attentat à la pudeur et les coups suivant sans cesse plus nombreux, de tout jeunes gens commettant des actes monstrueux; les suicides se multipliant et des enfants, à qui la vie devait sourire et n'être que joies, se donnant volontairement la mort; la prostitution attirant dans ses légions toujours plus compactes des recrues toujours plus jeunes et des misères toujours plus grandes; la surexcitation cérébrale préparant la dégénérescence de la race; le jeu gangrenant le corps social, rongé la moralité comme une lèpre et devenant la seule source féconde d'un luxe inassouvi; partout où il y a plus de civilisation et plus de culture intellectuelle, plus de vices et de crimes aussi; la littérature et le théâtre achevant la démoralisation, la famille devenant antisociale, la société partagée en deux camps ennemis; un grand souffle impur d'immoralité et de dégradation pénétrant toutes les consciences et empoisonnant toutes les âmes, certes, notre malade est gravement atteint et il faut que la cause de sa souffrance soit bien profonde pour que de partout, quel que soit le côté vers lequel on se tourne, le flot de déchéance monte grondant et semble augurer un naufrage.

* * *

Cause profonde!

Quand les économistes parlent de question sociale,

quand les criminalistes signalent le renouveau du droit pénal, ils ne touchent les uns et les autres qu'à deux manifestations d'un bouleversement plus complet de la conscience humaine.

Au-dessus de ces manifestations, par delà la crise de la moralité, il y a la crise de la morale.

Combien plus grave celle-ci et plus intense ! Combien plus complexe aussi dans ses causes, comme dans ses effets ! Car ce n'est pas d'une indisposition occasionnelle que nous souffrons ; les blessures viennent de loin.

*
* * *

C'est la science qui a causé la première de ces blessures.

Tandis que dans la foule les passions s'agitent, en haut « le puissant bélier philosophique ou scientifique fait brèche aux croyances, aux principes chrétiens de la morale traditionnelle (1) ».

Les conquêtes du savoir humain ont été immenses ; son champ d'action s'est élargi dans des proportions gigantesques ; à la lueur d'une méthode nouvelle, l'esprit critique, tous les domaines de la pensée se sont agrandis, des énigmes ont été dénouées, redoutables. — Et le problème de la vie elle-même s'est dressé aux confins de chaque contrée découverte et explorée.

(1) TARDE, *op. cit.*, p. 466.

La situation de l'homme s'est amoindrie, restreinte, par la théorie évolutionniste, par la connaissance d'autres mondes, par l'édification d'un mécanisme différent de l'Univers. La terre n'est plus le centre, l'homme n'est plus le dernier œuvre de la création. Il est d'autres terres et d'autres soleils, il est d'autres créatures pensantes et conscientes.

Bien plus, ce globe dont nous sommes sortis, cet air que nous respirons, ce soleil qui nous éclaire, tout cela n'est qu'un phénomène passager et mortel. Car que sont les quelques milliers d'années qu'aura vécu ce monde dans l'immensité des siècles ? Et bientôt il disparaîtra et l'homme avec lui. Cette petite lueur d'intelligence qui aura brillé un instant dans le chaos cosmique s'éteindra sans retour ; jamais elle ne renaitra. Tout notre système planétaire, refroidi et mort, roulera dans l'infini.

Que sert d'avoir vécu, d'avoir lutté, d'avoir souffert ? Que représentent nos idéaux, nos croyances et nos amours, si tout cela n'est que le rêve d'une ombre, s'il n'y a pas d'au delà, si la mort du monde, survenant après la mort de l'homme, arrête même la tradition et supprime l'avenir ?

Et dans les esprits la confusion s'est produite profonde, insoluble. Les convictions religieuses et les découvertes philosophiques s'y sont heurtées.

Un changement de credo s'est opéré pour certains.

D'autres s'en sont allés, errants dans la vie, sans guide désormais et sans espoir, désorientés dans toutes leurs

croiances, l'intelligence ouverte à toutes les études, l'esprit débordant de notions nouvelles et le cœur vide, sevré de ses illusions, sans foi comme sans certitude et pourtant si ardent à croire, si épris d'inconnu et si désireux d'oubli !

Beaucoup ont déserté la religion ; un scepticisme douloureux s'est emparé des cœurs et aussitôt, fatalement, une dépression s'est produite dans la morale.

Car le doute ne s'est malheureusement pas arrêté aux sphères élevées. Par la force de l'exemple et de l'imitation, il a suivi une marche descendante, il a pénétré dans la masse et quels ont été ses effets désastreux !

Dans la classe moyenne, mal instruite et mal dirigée, il a produit le sceptique épicurien, contempteur de tout ce qui est respectable et sacré, qui a érigé en dogmes la négation irraisonnée et la raillerie mesquine, le Homais si vain et si nul à la fois, que Flaubert a admirablement décrit.

Dans le peuple, ruinant toutes les croyances et brisant tous les freins, il a justifié tous les attentats.

*
* *

Car les découvertes de la science, aboutissant à la perte de la foi, rencontraient un terrain admirablement approprié à la destruction de la morale.

Depuis le début du siècle, en effet, un principe nouveau s'était fait jour dans la vie sociale.

On l'a appelé, en empruntant précisément à la

science évolutionniste sa terminologie, *la lutte pour la vie*. On le dénommerait mieux : *le désir d'avancer*.

Jadis, sous l'ancien régime, ce besoin n'existait presque pas (1).

Les classes sociales étaient fermées, chacune d'elles appartenait par tradition à une catégorie bien déterminée de citoyens. On pouvait aisément gravir les divers échelons de sa classe, mais on ne pénétrait point dans la classe supérieure ; les conditions d'accès ne s'acquerraient pas, un événement fatal, la naissance, les conférait seul. En venant au jour, l'homme était désigné pour figurer dans telle caste, il savait qu'il n'en pouvait sortir et il ne l'essayait point. Même les quelques charges publiques qu'il pouvait obtenir à prix d'argent et qui coûtaient beaucoup, dans l'ordre judiciaire ou militaire, n'assuraient point d'avancement notable. Une fois qu'on y était parvenu on y demeurait, heureux quand on pouvait en tirer de quoi faire produire au capital engagé un intérêt modique. Et la certitude de ne point pouvoir quitter son rang, quoi qu'on fit, la conviction d'être fixé à un étage infranchissable de la hiérarchie sociale enlevaient à l'esprit toute inquiétude, toute préoccupation de se maintenir ou de monter et lui laissaient plus de liberté, plus de paix aussi.

Mais la tourmente révolutionnaire a passé et elle a

(1) TAINE, *L'Ancien régime*, passim.

bouleversé les idées comme elle a ruiné l'ordre politique.

Par la suppression de toutes les distinctions que l'hérédité, le talent et l'usage avaient consacrées, par la proclamation de l'égalité absolue de tous devant la loi comme devant le pouvoir, chacun désormais se sent au même niveau que son voisin; le noble d'ancienne race et l'artisan issu du peuple ont les mêmes droits. Et chacun ajoute la même capacité, la même intelligence et les mêmes chances de succès.

Et précisément alors, la carrière s'ouvre immense, la lice n'a point de bornes, car le meurtre et l'exil ont supprimé l'élite qui occupait les hautes charges et toutes les fonctions comme toutes les dignités ont été livrées à la foule. Il n'y a plus d'étages, plus de barrières. Le pouvoir suprême comme l'emploi le plus infime sont accessibles au premier venu. On voit alors des fils de meunier ou de savetier devenir maréchaux; d'autres être créés barons, comtes et ducs, d'autres encore princes et souverains; et, dans l'armée qui traverse l'Europe, on dit communément: « Il a passé roi à Naples, en Hollande, en Espagne, en Suède », comme autrefois on disait du même homme: « Il a passé sergent dans telle compagnie (1). »

Et précisément alors aussi un homme s'est rencontré qui, comprenant merveilleusement cette situation nouvelle à laquelle lui-même doit son incroyable fortune,

(1) LAFAYETTE, *Mémoires*, V, p. 330.

sait en tirer tout le parti voulu, la maintient, la développe, assure à chacun, selon sa volonté, son mérite et ses exploits, la place qui lui convient dans la hiérarchie; il a grand soin d'en montrer sans cesse d'autres, plus élevées, plus brillantes; de manière que tous ne considèrent leur état présent que comme un stage et la chambre qu'ils occupent dans cette hôtellerie que comme un logement provisoire; ils la quitteront demain pour un appartement meilleur.

Travail gigantesque de toutes les intelligences, de toutes les énergies qui a reconstruit l'édifice politique.

Concurremment, dans l'édifice moral, les fondements ont changé. A l'ancienne satisfaction de la condition présente, qui laissait place à l'agrément de l'existence et au souci d'autrui, a succédé un trouble constant, un désir impétueux, jamais assouvi, d'améliorations à obtenir et d'ambitions à satisfaire.

Toutes les forces de la volonté comme toutes les facultés de l'esprit se sont tournées vers un but d'ascension sociale. Rien n'a été laissé à une autre préoccupation; celle-ci remplit l'être tout entier. La morale s'est confinée à l'individu.

Désormais, dans le monde européen, chacun n'a plus d'autre inquiétude que celle de monter toujours: Le fils plus haut que le père, le frère plus haut que le frère, l'ami plus haut que l'ami; le paysan devenir citadin, l'ouvrier devenir patron, le commis devenir directeur général, le candidat devenir ministre. Et, de bas en haut,

la course se livre ardente, précipitée, au prix des sacrifices les moins regrettés des amitiés, des alliances, du respect des droits acquis ou des supériorités méritées, dans un seul désir d'arriver au but et de laisser derrière soi tous ceux qui jadis étaient des égaux.

Tant pis pour ceux qui restent en route. La société n'est pas pour les malades ni pour les faibles, une sélection doit se produire entre tous et les forts seuls méritent d'y subsister et d'y croître.

Mais les temps bénis du système sont passés. La carrière n'est plus ouverte, les places, un instant libres, ont été vite toutes réoccupées. Il n'y a plus de batailles presque quotidiennes qui ouvrent tout grands les rangs militaires; il n'y a plus de guillotine qui laisse toujours vacants les emplois civils; et comme cependant l'égalité subsiste et que les classes ont disparu, le désir d'avancer ne s'affaiblit point; chacun est mécontent de sa condition; chacun aspire donc à en sortir. Et la campagne émigre vers la ville, l'artisan fait de son fils un fonctionnaire; les moindres offices publics sont assiégés, les professions libérales s'encombrent d'incapables et de miséreux, le déclassement général s'opère.

Ceux qui succombent, méprisant la situation dont ils sont issus, incapables d'en acquérir une autre et vivant en parasites sur le corps social, accroissent l'armée des révoltés, des prostituées et des criminels.

Ajoutons-y l'augmentation du prix de l'existence, non parce que les besoins indispensables sont plus difficiles à apaiser, mais parce qu'il en est né d'autres, plus impérieux et plus chers. Ce n'est pas le nécessaire, c'est le superflu que l'on réclame. La vie, sans un ensemble de plaisirs et de distractions, de vanités à satisfaire et de luxe à prodiguer, n'a plus de prix.

Ce luxe et cette vanité s'accroissent de jour en jour; à l'étalage de la fortune ou de son apparence est sacrifiée l'hygiène physique comme la santé morale. L'éducation des enfants, des filles surtout, est toute d'ostentation et de surface; les plus précieuses qualités de l'esprit et du cœur sont immolées au désir de paraître. Puis, comme la religion faiblit, comme le frein moral ne fonctionne plus, certains ne reculent, pour assouvir leurs passions, ni devant le vice, ni devant le crime; d'autres, meilleurs ou plus lâches, se tuent de désespoir de n'y point parvenir.

Et petit à petit est apparu ce que l'on a appelé fort justement *l'insuffisance de l'instrument mental*.

Ce n'est pas impunément que, pendant un siècle, toute une race se soumet à pareil régime et reste en proie à la préoccupation constante du lendemain, à l'idée sans cesse présente d'une position à créer et à fortifier, à la crainte poignante de ne pouvoir se maintenir toujours au premier rang ou y atteindre, de ne pas tomber surtout dans cette marche précipitée parce que ceux qui suivent vous passeraient sur le corps et vous écrase-

raient. Ce n'est pas impunément que le cerveau subit cette torture. Ce qui fatigue, use et tue les facultés cérébrales, ce n'est pas tant le travail, fût-il continu, c'est le souci, c'est l'assaut multiplié d'incessantes frayeurs.

On a vu paraître ce mal nouveau, particulier à notre siècle, étranger aux âges passés, que l'on appelle vulgairement le surmenage mental, que les savants ont étudié et catalogué sous le nom d'*asthénie des lobes frontaux*.

A cette maladie spéciale se rattachent toutes les affections qui trahissent l'usure des centres nerveux. A elle aussi la fièvre du jeu, le besoin d'excitants, l'alcoolisme. Et à elle enfin, le dépérissement de la race; car les premiers atteints ont transmis à leurs descendants le germe de mort; leurs enfants sont nés avec une arme toujours plus faible pour lutter dans un combat toujours plus ardent. Et les *dégénérés* ont grossi le contingent des incapables, depuis le dégénéré simple qui n'a que quelques lacunes jusqu'à l'idiot qui offre l'état le plus parfait de déséquilibre (1).

La semence a été jetée qui a produit ces fous moraux, ces aliénés criminels et ces paralytiques généraux dont l'accroissement est si rapide et si inquiétant.

Ainsi, tandis qu'en haut le scepticisme philosophique engendrait le pessimisme et le découragement, en bas

(1) MAGNAN et LEGRAIN, *Les dégénérés*, p. 403.

il justifiait la lutte pour la vie et faisait reculer la civilisation.

*
* *

Qu'est-ce donc que cette lutte pour la vie? Qu'est-ce donc que la haine des classes? Quel est-il, le principe néfaste dont les effets sont si désastreux?

Les uns l'appellent morale utilitaire, les autres le qualifient d'individualisme.

Au fond, ce n'est que l'instinct personnel, c'est l'égoïsme; égoïsme restreint, attaché exclusivement à la personne, chez certains, égoïsme élargi à la famille, à la classe, mais égoïsme tout de même chez d'autres. C'est là le principe qui, depuis un siècle, domine nos relations comme nos travaux, c'est lui qui régit nos devoirs et dicte nos résolutions.

Or, l'égoïsme est un germe de mort pour les sociétés.

Jamais il n'a rien fondé de durable, jamais il n'a été le ferment qui fait lever les semences fécondes. Ce n'est pas lui qui a fondé ni la famille, ni le mariage, ni la société, ni aucune des institutions humaines.

Mais c'est lui qui les ruine, en opposant l'intérêt des enfants à celui du père, celui des individus à celui de l'Etat, celui d'une partie de la nation à celui de l'autre.

Depuis les origines de l'humanité, cette lutte se poursuit entre l'intérêt social qui fonde et l'intérêt personnel qui détruit. Aujourd'hui comme aux premiers siècles de notre ère, l'intérêt personnel triomphe; aujourd'hui comme alors, il est devenu le seul ressort

de la volonté, la seule règle de vie. Mais aujourd'hui aussi comme alors, il faut qu'il disparaisse devant l'intérêt social.

*

* *

Car plusieurs fois l'humanité a connu ces heures sombres où elle s'est prise à douter d'elle-même et notamment aux temps de la décadence de l'empire romain.

Les auteurs nous ont dépeint cet âge (1)

En haut, le pouvoir aux mains de soldats de fortune, un luxe inouï du costume, de la table, de l'habitation ; la richesse concentrée en quelques mains ; les *latifundia* ruinant l'agriculture ; Messaline ou Caligula sur le trône ; la débauche rongant les classes élevées, les crimes les plus effroyables souillant la majesté impériale.

En bas, les dettes opprimant la plèbe, les *Obvati* devenus légions ; la volonté détruite, le peuple nourri et amusé gratis, ne réclamant plus que *panem et circenses*.

Et, dans tout l'édifice, le plus profond désarroi moral ; toutes les religions acclimatées, même les plus barbares, les plus sanguinaires, les plus immorales, réduisant la foi à la superstition et le culte à des momeries ; l'instinct social vaincu, l'in-

(1) V. spécialement JUVÉNAL, *Satire VI*, et PÉTRONE, *Le Satyricon*. — Cf. FLAUBERT, *Hérodiade*.

térêt personnel devenu un précepte de vie (1) et l'existence réduite à la satisfaction des appétits les plus grossiers. A cette époque, les suicides abondaient, le crime était chose ordinaire, l'aliénation mentale régnait jusque sur le trône des Néron et des Héliogabale. Il faut relire Pétrone et Martial, Juvénal et Apulée pour reconstruire par la pensée ce que fut cette période où la question sociale comme la question morale se posèrent aussi impérieuses, aussi poignantes que de nos jours.

Mais, dès le premier siècle, l'instinct social s'est redressé.

Là-bas, dans un bourg perdu de la Galilée, dans la plus humble et la plus ignorée des chaumières, au milieu des plus pauvres sujets de l'Empire, il vient de renaître et, pendant trois siècles (2), il va lutter, en dépit des persécutions et des martyres, contre l'intérêt personnel et contre l'égoïsme. C'est lui qui apporte dans le monde l'idée de la fraternité humaine, de l'amour du prochain, surtout de l'amour des faibles et des humbles, « la répression volontaire des appétits » par lesquels l'individu se fait centre et se subor-

(1) Montesquieu attribue à l'introduction à Rome de la morale d'Epicure la chute de la liberté romaine. — Cf. PRINS, *L'organisation de la liberté, etc.*, p. 244. — V. d'ailleurs l'étude de l'égoïsme dans le droit, VON JEHRING, *Esprit du droit romain*, I, 314.

(2) L'édit de Milan (Constantin) est de 313 après J. C.

» donne les autres vies, le renoncement aux concupiscences de la chair, des yeux et de l'amour-propre, » aux insolences de la richesse et du luxe, de la force » et du pouvoir (1) ». C'est lui qui enseignera aux hommes qu'ils sont tous frères, indépendamment de leurs intérêts privés, de leurs conditions, de leurs races même. C'est lui qui introduira dans ce monde païen, sensuel et froid, la chasteté qui préservera le corps et la charité qui purifiera l'âme. C'est l'instinct social enfin qui dictera cette admirable loi morale dont les préceptes nous dirigent depuis dix-neuf siècles et dont l'oubli menace de nous rejeter dans la barbarie primitive. « Ni la raison philosophique, ni la culture » artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, » militaire ou chevaleresque », dit Taine, dans une de ses plus admirables études, « aucun Code, aucune » administration, aucun gouvernement ne suffit à le » suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous » retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel, incessamment et de » tout son poids originel, notre race rétrograde vers ses » bas-fonds (2). »

(1) TAINÉ, *Régime moderne*, II, p. 117, citant Saint-Jean, 1^{re} épître, II, 16.

(2) TAINÉ, *Régime moderne*, *loc. cit.* Il faut lire et relire ces pages profondes et éloquents que TAINÉ consacre à la place qu'occupe le christianisme dans les sociétés modernes. — Voy. aussi TARDE, *La Logique sociale*, p. 274 et 316.

*
* *
*

Nous aussi nous devons enrayer une chute semblable et éviter les mêmes bas-fonds. Nous aussi, comme aux premiers siècles, nous devons restaurer l'intérêt social et l'amour d'autrui sur les ruines de l'instinct personnel et de l'amour de soi.

Nous devons refaire l'éducation de notre cœur.

On l'a dit souvent, *la question sociale est une question morale* (1), et peu de paroles sont à la fois plus justes et plus profondes.

Les maux dont souffre notre société ont une source psychique.

La question sociale, c'est-à-dire cet ensemble complexe de problèmes difficiles, le soulèvement des misérables, la haine des privilégiés, le désir de révolutions et de bouleversements, tout cela a son origine plus loin que dans un règlement de salaires ou d'heures de travail, plus loin que dans un désir de pain ou de bien-être, plus loin même que dans un besoin d'instruction et de savoir (2). *C'est une question morale*. C'est-à-

(1) ZIEGLER, *Die Soziale Frage eine sittliche Frage*. — PRINS, *Organisation de la liberté, etc.* — BERTAULD, *L'Ordre social et l'ordre moral*, p. 171. — MARION, *De la solidarité morale*, p. 242. — MAZEL, *Op. cit.*, p. 331.

(2) On est revenu de l'illusion que l'instruction était la panacée qui guérirait tous nos maux. — Condorcet disait : « une instruction nouvelle et se perfectionnant sans cesse est le seul remède

dire que c'est dans l'âme et la conscience de nos concitoyens que résident l'origine comme le remède de la crise. C'est du fond de la pensée humaine que jaillit la source du mal; c'est du fond du cœur humain que doit jaillir celle du bien.

La question sociale est une question morale, cela veut dire que des mesures législatives ou économiques, si parfaites et si absolues soient-elles, ne parviendront jamais à la résoudre, fût-ce partiellement; qu'il ne suffit pas enfin de s'en remettre à l'Etat, aux pouvoirs publics, pour l'organisation d'une société parfaite; qu'il n'est pas vrai qu'il n'y ait qu'un devoir: vivre honnêtement et ne pas nuire à autrui; mais qu'il en est un autre, plus impérieux que jamais en cette heure troublée, c'est d'être utile aux autres, c'est de protéger les autres, c'est de sortir d'une inaction dangereuse et d'être un organe actif dans le corps social.

La paix morale est à ce prix.

Pour y atteindre, c'est au cœur, à cette obscure profondeur du cœur qu'il faut recourir. Le XIX^e siècle a été celui de l'intelligence, le siècle à venir doit être celui du sentiment et du caractère. Sentiment et caractère, ce sont les deux forces qui ont faibli à notre époque de science et d'industrialisme; ce sont elles que nos enfants doivent trouver régénérées.

aux causes générales des maux de l'espèce humaine ». — Tout le XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e ont pensé de même. — Cf. FOUILLÉE, *op. cit.*, p. 427.

*
* *

Cette tâche revient à l'élite de notre société, à cette aristocratie intellectuelle et morale qui fait la force d'une nation et que d'aucuns rêvent de détruire pour lui substituer l'odieuse tyrannie du nombre.

Elle n'y faillira point.

Tout d'abord, elle reconstruira son idéal; il faut qu'elle ait une foi, au-dessus de ses besoins égoïstes et bornés (1).

Il faut qu'elle la mette, cette foi, dans une croyance, quelle qu'elle soit, mais désintéressée et haute, qui lui fera comprendre qu'il est d'autre but à l'existence que le succès et la richesse; que chacun n'est pas isolé dans la vie, mais en communication constante avec les autres. Il faut qu'elle éprouve en elle les souffrances des misérables, qu'elle se sente, dans l'espace comme dans le temps, une partie de l'humanité. Il faut qu'elle se dise que les générations qui ont précédé comme celles qui suivront sont liées à elle; qu'elle a des devoirs envers les petits qui

(1) GUYAU, dans son livre *l'Irréligion de l'avenir*, croit au contraire que c'est la foi qu'il faut bannir et que c'est par la connaissance approfondie des choses, que l'on arrivera à la solution de la question morale. Il proscrit même la religion chez l'enfant. — Au contraire, Pasteur disait: « Heureux qui porte en soi un Dieu, un idéal de la beauté et qui lui obéit: idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus, idéal de l'Evangile ». — Cf. TARDE, *L'Avenir de la moralité*. — ZIEGLER, *op. cit.*, p. 16.

gémissent à ses côtés; qu'elle a des devoirs envers ceux dont elle descend; qu'elle a des devoirs encore envers ceux qui naîtront d'elle.

Et il faut aussi qu'elle participe à la vie sociale en lui donnant tout ce que cette vie attend d'elle.

Trop longtemps les privilégiés ont oublié les autres, dans la jouissance du luxe, de la vanité ou de l'intelligence. Trop longtemps ils se sont contentés de satisfaire leur devoir de charité par l'aumône de leur bourse sans y joindre l'aumône de leur cœur (1). Des plaies profondes réclament un pansement. L'alcoolisme, la folie, le suicide, la prostitution, la criminalité, tout le cortège grossissant des misères humaines leur commande d'agir. Il faut qu'ils aillent aux pauvres, parce qu'ils sont les pauvres, qu'ils relèvent les coupables parce qu'ils sont les coupables, qu'ils ramènent les égarés, parce qu'ils sont égarés, qu'ils sauvent les enfants surtout parce qu'ils sont les enfants, c'est-à-dire la génération de demain qui propagera la tendance, les idées et les convictions qu'ils leur auront transmises.

Il faut enfin qu'ils hâtent le réveil de la conscience et qu'ils réalisent à nouveau la parole du Christ, vieille de dix-neuf siècles et toujours profondément vraie, parce qu'elle est l'expression même de l'instinct social : « *Aimez votre prochain comme vous-mêmes, pour l'amour de moi.* »

(1) ZIEGLER, *op. cit.*, p. 130 et s. — MAZEL, *op. cit.*, p. 219 et 318.

